

STOCKS / ACCEPT

Mutualité (2/4)
Une soirée plutôt agitée ! Les heavy-metal kids excités et impatients d'entendre Accept ont donné quelques sueurs froides aux organisateurs et au service de sécurité un peu débordé. Mais tout le monde s'est bien tenu et la soirée a été une réussite. Ambiance (salle bondée) et transe métallique assurées. Il y avait deux groupes au programme, fallait pas l'oublier. Notre trio lillois a fait ce qu'il fallait pour ça se sache.

pris la salle à d'électricité ri de solos juteux. Un set musclé servi par un St. Arnaud, nouveau et en pleine fièvre. Le gars, sacrifié bluesy, mais ce l le formidable upt à la Gallagher qui sur le tapis. En gagnant, et au box les kids chantaient rendez-vous à m. Stocks ont démon qu'ils sont tout s meilleurs groupes le disc.

Accept, eux, c'était soirée, les rôles tant taine considération nombreux mois ce dont on dit le plus on allait voir ce qu'a vu. Et Accept, en pas son monde. Accroché à la scène, Acceptivement le heavy-mé même. Un rentre-ded implacable, obstiné, dix Panzers sur la ligne. Priest puissance bunker ambulante. Du clous à tous les étages aux lunettes noires, braki. Tenue command au point limite. Un front qui se balancent impercannique ahurissante, crier, guitare tendue, deux. Qu'on aime ou pas sible de dénier à Accept et le laminage imptoyabil chauffé à Solingen. A ra ? un grand du heavy-S.C.

JONI MITCHELL
Champs-Élysées (30/4)
Casino de Paris (1/5)

Ces deux concerts constituent quelques milliers de fans vieux, le genre de date que gne de trois traits rouges agenda. Où l'on vient exprès de province, puisque Joni n'y va pas. Et c'est peut-être en partie à cause d'une attente trop forte que le premier concert fut décevant. Oh, pas un ratage complet, non (impensable !), mais simplement une frustration, à cause d'abord d'une sono mal réglée (la voix et les textes de Joni étant couverts par l'orchestre, surtout pendant les premières chansons), ensuite de cette scène immense où la chanteuse et ses compagnons, disposés à une quinzaine de mètres des premiers rangs, ne parvinrent pas vraiment à briser la glace et à établir le dialogue avec un public qui, pourtant, en mourait d'envie.
Ce fut le jour et la nuit avec le concert du lendemain où, en un cadre plus intime et peut-être par volonté de rattraper l'impression frustrante de la veille, Joni et le groupe s'envolèrent littéra-

VIBRATIC

lement et nous portèrent pendant deux heures d'allégresse. Il y avait de l'amour et du bonheur dans l'air, et on pouvait les toucher. L'orchestre, au son et au rythme d'...

couvre SA r pour lui : il : Et, pour nc "how sur l ent à son érite, ma s ouvre tion la bonais, égache ins, l imun sion ? ne ap ent s que s vo al, que e r s, nat er

JONI MITCHELL
Champs-Élysées (30/4)
Casino de Paris (1/5)

Ces deux concerts constituaient, pour quelques milliers de fans jeunes ou vieux, le genre de date que l'on soulève de trois traits rouges dans son agenda. Où l'on vient exprès de province, puisque Joni n'y va pas. Et c'est peut-être en partie à cause d'une attente trop forte que le premier concert fut décevant. Oh, pas un ratage complet, non (impensable !), mais simplement une frustration, à cause d'abord d'une sono mal réglée (la voix et les textes de Joni étant couverts par l'orchestre, surtout pendant les premières chansons), ensuite de cette scène immense où la chanteuse et ses compagnons, disposés à une quinzaine de mètres des premiers rangs, ne parvinrent pas vraiment à briser la glace et à établir le dialogue avec un public qui, pourtant, en mourait d'envie.

Ce fut le jour et la nuit avec le concert du lendemain où, en un cadre plus intime et peut-être par volonté de rattraper l'impression frustrante de la veille, Joni et le groupe s'envolèrent littéra-

AKENDENGUÉ

Casino de Paris (2/5)

Fichtre ! C'est pour Akendengué, tout ce monde ? Ça grouille, ça se bouscule pour trouver une place sous les lambris du Casino - il en restera d'ailleurs pas mal dehors - et ça commente à qui mieux-mieux la vague afro actuelle. Avec les mines d'intello qui, autrefois, faisaient le bonheur des jazzes. Pas de bol, ça devait arriver. Enfin, espérons que la musique africaine s'en remettra...
Pierre Akendengué, pour sa part, ne considère pas qu'il « explose » aujourd'hui. Des concerts, il en donne depuis 1973, et, à l'entendre, il n'y a rien de si nouveau aujourd'hui chez lui. Si, tout à coup, le public suivi par la critique (et non pas le contraire) dé-

lement et nous portèrent pendant deux heures d'allégresse. Il y avait de l'amour et du bonheur dans l'air, et on pouvait les toucher. L'orchestre, au son et au rythme fort musclés, à plusieurs moments bien plus proches du pur rock'n'roll que du jazz-rock, comprenait Larry Klein (bs), Vinnie Colaiuta (dms), Michael Landau (gt), Russell Ferrante (claviers) et bien sûr Joni elle-même (gt, pno). Dès l'intro de « Free Man In Paris » (car quoi d'autre ?), on sentait qu'ils en voulaient ; « Coyote » le confirmait, et cette fois les paroles et les nuances de la voix se détachaient aussi clairement que dans la mémorable séquence de « The Last Waltz ». Une nouvelle version de « Cotton Avenue », claquant, avant les caresses de la voix et des mots de « Edith And The Kingpin ». A part « You Dream Flat Tires », Joni réservait les nouvelles chansons pour la deuxième partie du programme (identique les deux fois). La complicité des musiciens resta parfaite, jusqu'aux chœurs rigolards de « God Must Be A Boogie Man », mais c'est seule que Joni, souriante l'instant d'avant et redevenue grave, terminait la première partie avec, en plus de « Big Yellow Taxi », trois chansons particulièrement émouvantes : « For Free » (au piano), « A Case Of You » (au dulcimer) et « Amelia » (à la guitare, Michael Landau la rejoignant à la fin pour les indispensables glissandi de steel).

Plus rock'n'rollienne fut la seconde partie, avec « Wild Things Run Fast », « You're So Square », « Solid Love » (des nouveautés), « Help Me » (une version véritablement déchirante de « Raised On Robbery »). Joni trouvait son piano et son air méditatif pour « Chinese Café », l'une des meilleures chansons du dernier album, à mon sens, avec « Love », « Both Sides Now » et « Woodstock », concessions obligées aux fidèles de la première heure, se voyaient encadrés en rappel par deux rock'n'roll, dont une surprenante reprise de... « I Heard It Through The Grapevine » ! Tout compris, ai-je noté, cette seconde partie avait duré soixante-quinze minutes. Mais on serait bien resté une heure de plus, sans une seconde d'ennui, dans ce climat de ferveur et d'énergie ininterrompues. Ah, quand donc reviendront-ils nous voir ? C'est l'une des questions que l'on aurait aimé poser à Joni si elle n'avait, un peu (trop ?) souverainement, dédaigné toutes les interviews.
- J.V.

These two concerts were, for a few thousand old or young fans, the kind of date that is highlighted with three red lines in one's diary.

Dates which one would attend with a special purpose, coming from all over France's parts -since Joni obviously would not go there. And it was perhaps partly because of too great an expectation that the first gig was disappointing. Oh, not a complete failure, absolutely not (unthinkable!). But simply a frustration, because first of a badly adjusted sound system (Joni's voice and texts being covered by the band, especially during the first songs), then because of this immense stage where the singer and her companions, stood about fifteen meters from the front rows, which made that they could not really manage to break the ice and establish a dialogue with an audience which however was just dying for it. It was day and night with the concert the next day when, in a more intimate setting, and perhaps out of a wish to make up for the frustrating feeling of the day before, Joni and the band literally flew away and carried us for two hours, out of of joy. There was love and happiness in the air, and you could feel them. The orchestra, with its muscular sound and rhythm, at many times much closer to pure rock 'n' roll than jazz rock, included Larry Klein, Vinnie Colaiuta, Michael Landau, Russell Ferrante, and of course Joni herself.

From the intro "Freeman in Paris" (indeed, what else?), you could tell they were tough and ready for it. "Coyote" confirmed this feeling, and this time the lyrics and the voice's undertones stood out as clearly as in the memorable sequence of "The Last Waltz." A new version of "Cotton Avenue", slamming, before the caresses of the voice and of the words of "Edith and the Kingpin". Apart from "You Dream Flat Tires", Joni kept her new songs for the second part of the program, which was identical in both concerts.

The complicity of the musicians remained perfect, right down to the joking heart of "God Must be a Boogie Man", but it is by herself that Joni smiling the moment before, would become serious again, finishing the concerts' first part with, in addition to "Big Yellow Taxi", three particularly moving songs: "For Free", "A Case Of You" (at the Dulcimer), and "Amelia" (on guitar, Michael Landau, joining her at the end for the indispensable steel glissandi).

More rock 'n' roll was the second part, with "Wild Things Run Fast", "You're So Square", "Solid Love" (all new things), and a truly wild version of "Raised on Robbery". Joni got back to her piano and her meditative look for "Chinese Café", in my opinion one of the two best songs from the last album with "Love". "Both Sides Now" and "Woodstock", obligatory concessions to the faithful fans of the first hour, got intercalated between two rock 'n' rolls tracks, including a surprising cover of "I Heard It through the Grapevine!". All in all, did I note, this second part lasted 75 minutes. But we wish we could have stayed an hour longer, without one single second of boredom, in this climate of uninterrupted fervor and energy. Ah, when are they coming back to see us? This is one of the questions we would have liked to ask Joni, wouldn't she have a little (too) sovereignly disdained to grant any interviews.